

# *Je m'appelle junky/ tout va bien*

texte : Wilson Le Personnic

à propos d'une performance *Je m'appelle junky/ tout va bien* de Yuni Hong

Née en 1981 au Japon de parents coréens, Yuni Hong a grandi dans le quartier coréen Shinjuku à Tokyo. Elle et sa famille faisaient partie de ce qu'on appelle les « zainichi korean », terme communément utilisé pour désigner les résidents coréens au Japon. Profondément marquée par ce décalage omniprésent pendant toute son enfance et adolescence, elle développe un regard singulier sur les notions d'identité et de territoire. Après son arrivée en France en 2005, l'artiste se retrouve de nouveau confrontée à des problèmes d'intégration dû à sa nationalité : l'Etat Français lui demande de quitter le pays alors qu'elle est enceinte. De cette odyssee administrative et juridique est née sa performance *comment je suis devenue une française* créée en 2014.

Aujourd'hui officiellement naturalisée française, Yuni Hong continue néanmoins d'être habitée par ces antécédents. Ses dernières années, son travail s'est d'ailleurs développé autour de ce rapport conflictuel lié à sa nationalité et à cette triple identité. Après avoir réalisé plusieurs performances dans lesquelles elle épuise cette notion (à travers différents prismes, notamment géographique, social, culturel et politique) l'artiste s'attache aujourd'hui à dépouiller le concept de genre, comme en témoigne sa pièce *je m'appelle junky/ tout va bien*, créée dans la piscine municipale Pierre et Marie Curie à Mulhouse, performance dans laquelle elle convoque la mémoire d'un ami transgenre décédé.

C'est en traversant le long couloir des Bains Romains qui amène au Petit Bassin que l'artiste s'est remémorée l'histoire de son ami transsexuel qu'elle a connue au Japon. « J'ai pensé faire au départ cette performance en sa mémoire » confie Yuni Hong. Habituellement, cet espace composé de plusieurs douches, saunas et de zones de repos est accessible tour à tour aux hommes et aux femmes à des créneaux horaires différents. Ce lieu transitoire, où il est communément admis de se promener entièrement nu, conditionne inconsciemment le spectateur avant son arrivée sur le grand balcon qui surplombe l'espace du Petit Bassin.

Le bruit ambiant de la piscine se réverbère comme un ressac contre les magnifiques voutes blanches

de la salle. En contrebas, une nageuse en maillot de bain noir se distingue aussitôt au milieu de l'agitation : elle est assise sereinement au rebord de la piscine et tient entre ses bras un grand dauphin gonflable qu'elle finit par libérer au milieu des nageurs avant de se jeter à son tour à l'eau. Dans la cacophonie et le chahut de la piscine, la figure de Yuni Hong s'illustre par son caractère placide et résolu. Elle glisse délicatement dans son maillot de bain un objet phallique bleu et entame une série d'étirements entre les nageurs. Une fois l'échauffement terminé, elle sort de l'eau et jette l'accessoire dans la piscine.

La partition de la performance *je m'appelle junky/tout va bien* entremêle et met en dialogue des gestes du quotidien inspirés de la pratique de la natation ou de la baignade, avec des objets imaginés et conçus par l'artiste. Sculptés dans de la mousse bleu, chacun de ses objets représente grossièrement des attributs archétypaux traditionnellement associés à la masculinité ou à la féminité : pénis, seins, etc. Les bords du bassin sont jalonnés par ces totems abstraits de couleur vives que l'artiste manipule et revêt chacun leur tour avant de les jeter dans l'eau.

Affublée d'une poitrine surdimensionnée, elle astique et caresse sensuellement la rampe en laiton qui longe l'escalier du bassin (le personnel de la piscine doit entretenir quotidiennement la ferronnerie et les équipements d'époque) avant de rejoindre à la nage l'autre côté de la piscine où elle change à nouveau de prothèse. Elle jette à l'eau ses deux faux seins bleus et enfile autour du cou un accessoire similaire à des épaulières de football américain. En quelques secondes sa morphologie chétive se retrouve empreinte d'une certaine vigueur. Elle se positionne sur un petit tapis bleu face au parterre de nageurs indifférents comme devant la foule d'un concert de rock. Résonne alors une musique à travers le brouhaha ambiant : « Hey ! Oh ! Let's go ! Hey ! Oh ! Let's go ! ». Un micro à la main, Yuni Hong chante en *playback* la chanson *Blitzkrieg Bop* du groupe punk rock américain The Ramones. Hymne sportif couramment utilisé lors des avants match pour motiver les joueurs et les supporters, cette chanson fait notamment référence à la stratégie de guerre éclair. « C'est pour donner de la force au dauphin » confie l'artiste. Dauphin qu'on devine alors être l'avatar de l'ami à qui elle souhaite rendre hommage.

Incarnant tour à tour des figures masculines et féminines à l'aide de ces attributs artificiels, son attitude est à chaque fois parasité. Yuni Hong achève finalement sa série de métamorphoses/transmutations en revêtant autour de la taille le ventre rond d'une femme enceinte. D'une main ferme elle enfonce dans son bas ventre un petit bâtonnet rigide : un membre érectile se dresse alors à la place du supposé vagin. Une main de chaque côté de cette nouvelle sculpture vallonnée censée donner l'espoir d'une vie à venir, l'artiste flotte paisiblement sur le dos, telle une Ophélie hermaphrodite, aux côtés des autres nageurs et du dauphin qu'elle finira par récupérer, laissant les prothèses flottantes jetées à l'eau au fil de la performance au milieu des usagers de la piscine. La vie du Petit Bassin reprend alors son cours habituel, les enfants continuent de barboter inlassablement et les silhouettes à demi nue au fond de l'eau traversent silencieusement l'espace à la brasse, insensible à l'agitation de la surface.

Dans le contexte singulier de la piscine, les enjeux du travail de Yuni Hong prennent une autre force. Cet espace public est régi par des organisations implicites de règles et de pratiques. La semi nudité y dépersonnalise chaque usagers au profit d'une mixité sociale, cependant, cet espace cultive des rapports ambivalents avec la notion de corps. Les vestiaires assurent la séparation des genres avant l'exposition des corps : les peaux sont ensuite dévoilées, les formes sont suggérées, le regard furtif examine et compare inévitablement. La piscine est un espace d'observation et de mises en scène arbitraires : l'exhibition se mêle à la curiosité. Lieu de loisir, de bien être et de pratique sportive, la piscine est également espace de compétition. Les corps s'affrontent et s'évaluent selon des critères conventionnels, on recherche la différence.

«Je voulais me promener entre les genres et les identités» révèle l'artiste. À l'instar de sa précédente performance *Camara* créée en 2015 où l'artiste naviguait cette fois-ci à travers différentes langues et modes de parole, *je m'appelle junky / tout va bien* se déploie autour de l'idée de frontières. Yuni Hong déclare s'être plongée dans les écrits du théoricien et philosophe espagnol Paul B. Preciado en préparant cette pièce. Cet auteur évoque notamment dans son livre *Testo Junkie : sexe, drogue et biopolitique* ce plaisir de permuter différentes langues au même titre que le genre «Le plaisir unique de me promener d'une langue à l'autre comme en transit entre masculinité, féminité et transsexualité. Le plaisir de la multiplicité.»\*. Si le langage, au même titre que le mouvement et le comportement, peut être un endroit où s'exerce un rapport de force, c'est également un outil qui permet le questionnement de la domination et la subversion de certains codes.

Coincidence anecdotique, le prénom d'usage japonais de l'artiste était à l'époque Junkie. Yuni Hong joue de ces identités multiples, qui permettent de déplier différents pans de son histoire personnelle. Dans l'ensemble de son travail, nous pouvons sentir les stigmates de ce passé qui oriente sa pratique et définit ses objets de recherche. Ici, en s'appropriant l'histoire de son ami transgenre, l'artiste fait à nouveau appel à la notion de fluidité et de perméabilité. En tissant des liens entre les différentes plasticités qui modifient les corps, les pratiques et les usages, elle continue de déconstruire cette idée d'identité formatée, assignée et encadrée. L'artiste nourrit son travail de cette «multiplicité» heureuse qui l'habite.

\* Paul B. Preciado, *Testo Junkie : sexe, drogue et biopolitique*, Éditions Grasset & Fasquelle, 2008. p.120.